

Généalogie - Histoire Entre Sambre et Meuse



N° 13 Janvier Février Mars 2010

Cher(e)s membres

Permettez-moi, de vous exprimer à l'occasion de ce premier bulletin de l'année, tous mes vœux de bonheur, tous mes souhaits les plus chers pour vous même et les vôtres.

Depuis quelques jours l'on constate un allongement diurne, et le temps passe vite, déjà il nous faut penser au bilan de l'année 2009 écoulée.

*Nous vous convions à nous rejoindre **le samedi 20 mars** prochain à Philippeville (salle du FSC, rue des religieuses) à l'occasion de notre Assemblée Générale annuelle, et comme le veut la tradition, accompagnée d'un bon verre de bière ou d'une bonne tasse de café et quelques savoureux morceaux de tartes.*

Cependant en ce début d'année, personne ne saurait rester insensible au drame qui se joue actuellement dans les Grandes Antilles. Ce jour là, ils étaient des milliers à errer, parfois en pleurs, dans les rues dévastées de Port-au-Prince, découvrant à chaque coin de rue des cadavres, des immeubles effondrés.

Nous ne pouvons rester indifférents devant cette calamité sans précédent, ces gens ont besoins d'aide urgente, de médicaments, de vêtements, d'eau potable, d'aliments et surtout une aide à la reconstruction car dans ce pays, 76 % des 9 millions d'habitants vivent avec moins de 2 dollars (1,3€) par jour et 54 % dans l'extrême pauvreté, avec moins d'un dollar par jour. Après le choc, les Haïtiens aurons besoin de nourriture, de médicaments, pensons-y. Notre argent aidera les organisations humanitaires à reconstruire ce pays, il est même possible d'obtenir des attestations, valables pour réductions d'impôts..

*J'invite chaque membre de notre association et leurs familles a verser leurs dons avec la mention **Haïti Lavi** sur le compte suivant : **000-000-000-12-12**.
adresse internet de la campagne : **www.1212.be***

Aidons ces familles a survivre et se reconstruire.

Le Président

GEPHIL-ESM asbl - Composition du conseil d'administration

Président: **FRANCOIS** André, Avenue du Pétreli, 2 5600 PHILIPPEVILLE Tél. 071666657
andrefrancois1@hotmail.com

Vice-présidente: **GERIN** Martine, Rue des coutures, 253 6042 LODELINSART Tél. 071417730
caporaligiov@swing.be

Vice-président: **De VLAMINCK** Fabian, Allée des écureuils, 86 5600 NEUVILLE Tél. 0495842250
ludovic_von_88@hotmail.com

Secrétaire: **POTY** Yves, Ave de l'Europe, 70 5620 FLORENNES Tél. 071688645
yves.poty@hotmail.com

Secrétaire -Adjoint: **MATHIEU** André, Rue du moulin, 55 5600 PHILIPPEVILLE Tél. 071666881
bermath0@hotmail.com

Trésorier: **BOTTE** Roland, Rue Saint Hubert, 16a 5600 NEUVILLE Tél. 071668567
botte.roland@swing.be

G E P H I L - E S M a.s.b.l.

1914

25 AOUT (suite)

« Quel imprudent j'ai été, dit Monsieur le curé PATRON, et comment n'avons-nous pas été fusillés tous les trois? Est-ce à cause du brassard de la Croix Rouge que je porte ou bien autre chose? Je ne sais pas mais nous l'avons toujours échappé belle », dit-il. C'était des boches, six autos dévalant à grande vitesse et tous les occupants armés jusqu'au dents. Quelles figures et quelles armures, enfin les voilà passés ces monstres à figures de démons! Rentrés ici, on se dit chacun sa frayeur. Mais, à peine la porte refermée, éclate une fusillade, puis une deuxième et on en compte cinq, puis tous ces tirs prennent fin. Au bruit de la première fusillade, un groupe de gens que nous ne connaissons pas entre en criant dans le corridor, ils étaient au moins vingt-cinq, tous portant des paniers et beaucoup pleuraient. Monsieur le Curé s'avance vers eux et leur impose le silence: « C'est par vos cris que vous allez les exaspérer » dit-il et, leur indiquant un chemin détourné, il les fait partir afin qu'ils puissent être plus en sécurité jusqu'à la cure. Comme on tirait encore, nous nous dirigeâmes du côté de la cave et là, sans savoir par où, ni comment il était venu, le Commandant DINOIR qui avait la garde du fort de Cognelée se trouvait sur les escaliers. « N'ayez pas peur, dit-il, je voudrais seulement parler à Monsieur le Curé et là, en présence de Monsieur le Curé de Franchimont, il déclara ses titres et droits. Qui aurait reconnu ce Commandant dans l'accoutrement où il était. De vieilles culottes à pièces venant d'un ouvrier et une grande vareuse jaune en toile comme en portent les chasseurs, seuls ses lorgnons disaient bien que cet homme était autre chose qu'un ouvrier. Il raconta la défaite de son fort et dit aussi l'impuissance de l'armée belge, et de l'aide des Français et, pendant qu'il mangeait, il pleurait. Et ses larmes de rage tombaient sur son pain. Son uniforme était caché dans un café ainsi que ses jumelles, il avait encore l'argent du fort, 150.000 francs qu'il voulut confier à Monsieur le Curé, qui refusa en disant qu'il ne voulait pas un pareil dépôt. Après qu'il se fut restauré, le Commandant partit par des chemins détournés et fut assez heureux de pouvoir vers le mois d'octobre, faire parvenir par le mot du soldat, une petite correspondance clandestine: ces quelques mots: « Prière de faire savoir à monsieur le curé de Villers-le-Gambon que Monsieur DINOIR est rentré à bon port ». Depuis, les grades se sont accrus sur l'uniforme de ce brave qui n'était déjà plus tout jeune mais qui avait accompli une pareille prouesse. C'était en 1919 le Colonel DINOIR.

Après le départ du Commandant, arrive ici la famille TOMAS, la mère et les trois filles: « Monsieur le Curé, dirent-elles, laissez-nous ici : c'est la maison du Bon Dieu, il ne nous arrivera rien ici tandis que chez nous oh! Chez nous, Monsieur le Curé, nous ne savons pas ce qui s'est passé? » Et, en fondant en larmes, elles racontent que leur jeune frère Raoul était caché sur les escaliers de la cave, les Allemands sont venus et ont déchargés leurs revolvers sur lui. « Nous avons eu peur et nous nous sommes sauvées, dirent-elles, même sans regarder si Raoul était tué ou blessé et ce n'est pas tout, notre frère aîné est caché dans le four et nous ne savons pas s'il n'est pas blessé non plus. Ah! Mon dieu, quel malheur! » dirent-elles. « Il faut à tout prix retourner chez vous et voir ce qu'il s'y passe, dit Monsieur le Curé, venez tout de suite me le dire et j'irai les voir, mais il faut retourner et les soigner, nous prions pour vous et mettez-vous sous la protection du Bon Dieu. » Les voilà retournées, le malheur n'était pas si grand, le plus jeune était blessé au pied seulement, blessure produite par une balle de revolver et pensée tout de suite par celui qui avait tiré. Quand l'aîné entendit crier son frère, il sortit tout de suite et remonta avec des bouteilles de liqueur qu'il donna aux boches, ceux-ci s'en emparèrent et s'empressèrent de déguerpier, non sans faire encore parler de nouveau les armes. Ces femmes parties, on sonne de nouveau: c'étaient des Uhlans, ils demandent à boire et la direction de Mariembourg, comme nous avons tremblé en leur indiquant tout droit devant eux le chemin. Après leur avoir donné de l'eau et du vin, ils partirent.

A peine étaient-ils partis qu'un habitant vint nous dire qu'il y avait un homme tué sur la place. Alors on chercha qui c'était. Madame BERO qui était restée avec nous, partit voir et revint aussitôt en disant: C'est le Balleau, il est étendu devant la maison de son fils et il est bien mort. » Alors, on avertit tout doucement sa femme qui ne le voyant pas revenir, inquiète, était sur la porte de sa maison; on lui dit qu'il était blessé et puis elle apprit qu'il était mort tout en allant le voir. C'était un de nos voisins, il avait septante ans et s'appelait Jean-Baptiste BRISBOIS. Il était parti pour aller voir à la carrière après son fils qui était caché et, ne l'ayant pas trouvé, revenait le dire à sa femme. En passant devant la maison de son fils, il voulut sans doute s'assurer qu'il n'était plus là et c'est devant cette maison qu'il est tombé au bord de la place publique.

Suite ⇒

Il était très meurtri et c'est avec peine que l'on put l'ensevelir. Pendant tous ces tristes passages qui avaient à peine duré puisqu'il n'était que dix heures du matin, il semblait pourtant que des heures et des heures s'étaient écoulées. Les deux religieuses, Sœur CANDIDE et sœur PACIFIQUE, étaient occupées à soigner le blessé belge qui était déjà un peu remis; Tout à coup, nouveau coup de canon et fusillade, et nos regards se posent du côté de Merlemont: C'était un avion français qui lançait des bombes remplies de flèches de fer, bombes qui firent beaucoup de victimes dans les environs de Villers-en-Fagne où les premiers boches commençaient leurs exploits.

« Il faut nous tenir sur nos gardes, dit monsieur le curé, et rester tous ici car nous ne savons pas si nous ne devons pas nous mettre à l'abri des coups dans la cave. » Et, ne voyant pas la Sœur Supérieure, il demanda aux autres sœurs où elle était. « Chez nous Monsieur le curé, répondirent-elles, elle n'a pas voulu venir maintenant, mais je vais aller la chercher » dit Sœur CANDIDE. Alors on va chercher la Supérieure qui était, ah! Ne soyez pas surpris, en train de faire de la confiture aux prunes, jugez de la contradiction des choses au moment où, nous tous, on se préparait à mourir, cette brave et bonne sœur faisait profit pour plus tard des fruits que le Bon Dieu lui avait donnés. « Venez, dit Sœur CANDIDE, et laissez-là tout ». Et tout de même elle abandonna ses prunes et ses pots.

Les TOMAS revinrent vers dix heures et demie, suivies cette fois de leurs frères dont le plus jeune boitait assez fort. « Tout est ouvert partout, dirent-ils, et les boches sont partis dans la direction de Vodecée, emmenant avec eux trois hommes de Villers, ils les faisaient marcher devant eux, il y en avait même un qui portait un tout petit enfant. ». Et, de fait, Edmond DRICOT, Victor MASSON, Lucien MOTTET, celui-ci avait sur ses bras son dernier-né qui avait huit à dix mois. Ces trois hommes, déjà d'un certain âge, étaient prisonniers des boches et, sous les injures les plus dures et toujours sous les armes braquées, les malheureux arrivent à Vodecée par la route de Givet-Philippeville. Arrivés à Vodecée les trois civils sont amenés devant un peloton de soldats, tous au plus repoussant. Comme les premiers Uhlans passaient à Vodecée et voulaient se diriger sur Sautour, un petit Français, assis sur le banc devant le maison d'Auguste LUC, se mit à tirailler sur la troupe allemande et tua le Commandant et son cheval. Un autre Français se joignit à son camarade et, tout en se sauvant dans la campagne, ils tiraient toujours dans la direction des Allemands qui avaient rebroussé chemin. Un moment après, quand les Français n'eurent plus de cartouches, ils brisèrent leurs fusils et s'enfoncèrent dans une grosse meule de seigle qui les cachait et se dissimulaient le plus qu'ils pouvaient. Alors les boches revenus de leur frayeur revinrent mettre le feu à la meule; ce qui obligea nos braves à se sauver mais ils furent tués dans un champs de betteraves et enterrés sur place. Sur leurs tombes, une croix est posée et plus d'un cœur de patriote s'inclina en lisant ces simples mots : ICI REPOSENT LES CORPS DE DEUX SOLDATS Français MORTS LE 25 AOUT 1914. R.I.P.

Au moment de ce combat, rentré à Vodecée, cinq cent mètres du lieu du sinistre, un brave habitant qui, avec ses vaches et les autres bêtes, s'était caché toute la nuit dans le bois; Enfin il avait mieux aimé rentrer chez lui que de rester sur les campagnes. Les boches l'aperçurent et vite ils lui firent signe de venir, c'est à ce moment que nos trois prisonniers furent interrogés: « Civils, dirent les boches, vous avez tiré sur nous » - « Comment aurions-nous pu tirer sur vous, dirent-ils, nous sommes venus avec vous autres et nous n'avons pas d'armes, d'ailleurs ce n'est plus Villers ici et nous ne devons pas nous occuper de ce qui se passe autre part, laissez-nous retourner et voyez ici qui pourrait, autre que des Français, avoir tiré sur vous ».

Après quelques mots échangés entre eux, les boches leur dirent d'aller et nos hommes revinrent, non sans avoir tremblé beaucoup et bien des fois, ils s'étaient vus, étendus, troués par les balles. Cependant leur fureur n'était pas assouvie et tous les boches entourèrent ce pauvre François PIERRE qui, sur les signes des boches, s'était approché. Cette question: « Civil, dites-nous qui a tiré? » lui fut adressée et le malheureux perdit complètement son sang-froid. A la vue de ces monstres armés, il se jette à genoux, en criant : « Pardon », mais cela ne fait qu'accroître leur fureur et lui ayant lié les mains derrière le dos, ils le massacrèrent comme des brutes qu'ils étaient. Agé de cinquante-quatre ans et d'une bonté remarquable pour sa femme et ses enfants, cet homme était estimé de tous ses compatriotes qui furent très tristes en apprenant sa fin tragique. Alors les boches mirent le feu à la maison ainsi qu'à la grange de la veuve Arthur LOEST, ainsi qu'à la maison des voisins LIMBOURG-BAYOT. Quelle fumée et quel air malsain nous avons respiré un moment! Pour ceux qui n'avaient jamais vu le feu, c'était lugubre.

Des troupes allemandes défilèrent dans notre village mais sans s'arrêter, comme nos émigrés qui, voyant qu'ils n'étaient pas en sûreté dans les campagnes, commençaient à revenir. C'était avec le plus de froideur possible qu'à chaque rencontre avec les boches ce cri « haut les mains » retentissait. A la fin, ces pauvres gens, pour montrer qu'ils se rendaient, avaient lié un mouchoir blanc ou un essuie, qui faisait drapeau blanc, à la tête de leur attelages. Ces émigrés étaient pâles comme des morts, leurs effets et coffres étaient visités et les boches prenaient tout ce qui leurs plaisait. Les fils téléphoniques furent installés vers midi et cela fut vite fait à l'aide de grands manches ornés d'un crochet; ces fils furent installés sur les crampons des gouttières. Alors seulement nous comprîmes que le danger de combat s'éloignait, mais celui des repréailles devenait de plus en plus fort car n'importe qui aurait pu, sans même penser à rien, couper un de ces fils et alors quoi ??? Un moment, le défilé des boches cessa; alors, on en profita pour ramener le corps de Jean-Baptiste BRISBOIS.

Suite →

Comme ces voyous avaient arrangé ce malheureux! Pour toute toilette funèbre, nous fûmes obligés de le rouler dans une couverture. Voyant que les armes étaient un grand danger et que les neuf fusils de la garde civile étaient restés à jour à l'école des garçons ainsi que cinq boîtes de cartouches, il fut décidé de les enterrer. Alors nous creusâmes une grande fosse au jardin et les fusils bien enveloppés, furent enterrés avec les cartouches, les traces bien dissimulées.

On commença tout de suite à faire un cercueil pour BRISBOIS, car on devait l'enterrer plus tôt possible. Alors le charron Auguste BELVAUX fut requis pour construire non pas un cercueil mais une véritable caisse à marbre, le temps faisant défaut et les outils aussi, il avait fait comme il avait pu. Vers huit heures, les émigrés repassaient toujours et les boches nous arrivaient de plus en plus belle, toute une armée de maudits Prussiens assis sur des canons. Quels monstres et quels yeux ils faisaient! Tout à coup on sonne à la cure, on ouvre, un grand boche demande les clés de l'église, revolver au poing, pour aller enlever nos drapeaux qui flottaient et semblaient les narguer. La clef est remise à ce Prussien qui fait comprendre par signes qu'il voulait que quelqu'un aille les chercher. Comme nous n'étions que des femmes, nous ne pouvions pas y aller nous-mêmes. « Tout de suite, dit le boche, il le faut, sinon vous autres ... » et il montre ses armes chargées et, sous sa surveillance, nous dûmes chercher quelqu'un. Heureusement se présente à nous Firmin SERVOTTE; voyant notre anxiété, il fit comprendre à ce boche qu'il allait aller chercher ce qu'il voulait au clocher. Des larmes de rage coulaient de nos yeux, quand nous vîmes que, malgré tout, notre indépendance s'envolait et que bel et bien nous étions soumis au régime Prussien. Ce que nous avons souhaité à ces monstres, Dieu seul le sait, mais de tout cœur nous aurions voulu qu'ils aillent au diable, car c'était vraiment nos ennemis, ennemis des hommes et du Bon Dieu puisque c'est au nombre de vingt-cinq que se chiffrent les pauvres prêtres assassinés lâchement dans nos diocèse par ces boches. Comme nous l'avons dit plus haut, les troupes allemandes défilèrent au galop jusque quatre heures. Vers cinq heures eut lieu l'enterrement de BRISBOIS, sans sonner et sans chants. Monsieur le Curé récita les prières liturgiques auxquelles le Révérend Père répondait. Bien de nos gens qui revenaient furent étonnés de voir sortir un cercueil de l'église et quel cercueil! Jamais nous n'en avons vu de pareil. Après l'enterrement, Monsieur le Curé, et tout son entourage, soupa. Il pouvait être six heures et demie lorsqu'arrive à la cure Monsieur COLLINET, nous disant qu'il avait chez lui des gens de Florennes, qui étaient partis le dimanche, mais voyant les chemins encombrés, s'étaient décidés à revenir sur leurs pas, ayant rencontré les boches au passage à niveau de la route de Givet qui les fouillèrent et les tinrent assez longtemps sur la route. Ils voulurent revenir par la ligne de chemin de fer et ainsi regagner les premières maisons de Villers. Les voilà arrivés sans peine jusque la sortie des voies mais tout à coup éclate une fusillade, une de celles que nous avons entendues dans la matinée. Il était vers neuf heures du matin, nous dit monsieur COLLINET et des appels au secours furent entendus tout de suite. Le groupe se composait de deux femmes, mère et fille, puis un homme de cinquante ans, enfin une petite fille de dix à douze ans. La première femme était âgée de plus de quatre-vingts ans, elle fut tellement meurtrie que l'on comptait par dizaines les balles qui lui avaient abîmé les intestins entièrement. Elle s'appelait Adolphine DUMONT. Sa fille aussi fut fort blessée à la jambe: les balles lui avaient broyé l'os de la cuisse qui était sorti de la peau et avait fait une plaie. La petite fille avait ses habits tout troués mais ne portait aucune blessure et l'homme n'avait même pas une égratignure. Il porta sa belle-mère chez COLLINET, puis revint chercher sa femme qu'il porta également dans la même maison. Enfin, quand les boches ne défilèrent plus, Monsieur COLLINET était venu demander à Monsieur le Curé d'aller administrer ces malheureuses femmes le plus tôt possible. « Le plus tôt possible, j'irai » dit le Monsieur le curé. Monsieur COLLINET Sortait de la cure quand deux boches se présentent et demande en allemand à voir Monsieur le curé. Aussitôt le Révérend Père AMAND arrive et comme toujours depuis que nous voyons des boches, s'explique avec eux. Il les entraîne sur le banc de notre voisin Monsieur JOURDAIN et là après plus d'un quart d'heure de supplications, revient ici avec les boches qui demandent très durement qui est le Curé d'ici. « C'est moi » dit Monsieur le Curé. « Et bien vous devez nous suivre, dirent-ils, tout de suite, vous êtes otage et vous avez cinq minutes pour prendre votre manteau et venir avec nous. » « Donnez-moi vite un mouchoir de poche » dit Monsieur le Curé. Alors il nous remit son canif et tout bouleversé s'en alla. « Mon Dieu ! Monsieur le Curé, dîmes-nous tous, vous partez, où allez-vous? » « Je ne sais pas, dit-il, où le Bon Dieu voudra, restez ici, surtout ne vous en allez pas, dites seulement un pater pour moi, pour que je revienne. » Les boches le conduisent chez Alfred BAYENNET, dans un café, c'était chez le clerc-chantre organiste et secrétaire communal. Tout le monde était parti et la maison entièrement pillée, tout sens dessus dessous. Monsieur le Curé fut poussé dans un coin et quatre soldats montaient la garde près de lui.

Ils furent interrogé brutalement par ces monstres qui voulaient à tout prix lui faire dire qu'il y avait des francs-tireurs. « je ne connais aucun régiment de soldats que l'on nomme ainsi » répond Monsieur le Curé. Des braves gens ayant vu Monsieur le Curé dans cette maison et ayant compris qu'il y était pour toute la nuit, apportèrent un matelas, des draps de lit et des couvertures. Monsieur le Curé remercia ces bonnes femmes de chez Victor MASSON et dit à l'aîné des filles qui voulait à tout prix lui faire un lit, « C'est inutile de faire tout cela, laissez le matelas et reprenez tout le reste, merci beaucoup ».

Suite →

Non contente, elle revint avec une bouteille de cognac et un verre. « Prenez, dit Léona, c'est pour vous et pour vous seul, Monsieur le Curé. » Les boches, furieux, la repoussaient très durement et, malgré tout, elle leur dit : « C'est un homme comme un père et très bon pour tous ces gens, ce n'est pas permis de le faire souffrir ». Resté dans le coin, Monsieur le Curé ne fut pas très ému, il avait comme compagnon Julien DEFOIN, un jeune homme de Villers, que les boches avaient obligé à les suivre. Vers dix heures du soir, une patrouille boche amena le soldat belge blessé, c'était un soldat d'Auvelais, il fut introduit là où était le quartier général, on le jeta sur une botte de paille mais Monsieur le Curé insistât tant que les boches prirent le matelas et couchèrent tant bien que mal le soldat qui se plaignit toute la nuit et auquel Monsieur le Curé donna ses soins. Les boches intrigués de la façon de faire de Monsieur le Curé qui n'en avait pas peur et, furieux sans doute, de sa physionomie franche et calme se mirent de plus belle à le tourmenter et à l'insulter « Schlauw Pastor », disaient-ils, ce qui voulait dire 'cochon de curé'. « Vous serez fusillé demain et vous ne rirez plus. Nos armes, oui bonnes armes, glissent bien » disaient-ils et faisant signe avec leurs fusils braqués sur lui « Schuft, Kaputt, kaputt » et leurs yeux sur des figures de tigres indiquaient parfaitement que de leurs mains on en sortait mal arrangé.

Vers 19 heures, arrive le Commandant en chef qui dit « Monsieur le Curé vous êtes notre otage, si alerte, si insulter Allemands, si... tout de suite fusillé, si rien demain, peut-être libre. » « Bien mon Commandant » répond Monsieur le Curé. « Bonne nuit, Monsieur le Curé » dit le boche en se retirant. Alors un des officiers qui étaient là apporta un fauteuil à Monsieur le Curé, puis presque tous se retirèrent. Toutes les trois heures, les patrouilles venaient rendre compte de ce qu'elles avaient trouvé ou vu. A chaque rentrée les fusils claquaient sur les otages. Les rapports étaient écrits toute la nuit par des officiers qui changeaient toutes les heures.

« Rester Stille » nous raconta Monsieur le Curé qui n'avait pas eu peur que le sacrifice de sa vie soit fait et qui n'avait même pas tremblé. Seulement ce qui lui avait fait le plus de tourments, c'étaient tous ceux qui étaient restés à la cure, exposés en soignant le blessé et qui avait peur qu'on ne commît quelques imprudences. Resté à la cure, le Père AMAND, l'instituteur et sa mère, les religieuses, tous nous fûmes très tristes; Si encore nous avions su où était conduit Monsieur le Curé et si nous avions été rassurés sur son sort, Enfin, une heure s'écoula sans qu'un mot ne fut dit entre nous tous.

Ce fut la sœur BERTHILIE, qui la première rompit le silence, elle répéta les derniers mots de Monsieur le Curé « Dites un pater pour que je revienne. » Alors machinalement on commença le chapelet, non encore revenus, ni les uns ni les autres de notre tristesse. Enfin on se remit un peu et après avoir récité 7 chapelets, n'en pouvant plus, nous fûmes obligés d'arrêter nos prières. Il fut décidé que les plus âgés iraient se reposer et que nous resterions à trois en bas en cas d'alerte. On se reposa non sans avoir tous, promis bien des prières pour les âmes du purgatoire et bien des chapelets en l'honneur de la très Sainte Vierge, si nous étions sauvés, ainsi que monsieur le Curé, de tous ces crimes que commettaient ces vauriens.

Il était vers 9 heures et demie quand nous vîmes une grande clarté et c'était bien le feu. Jamais nous n'avions vu quelque chose de si beau, un véritable feu d'artifice, mais aussi jamais nous n'entendîmes des cris, ni des appels aussi lugubres. Les chiens, les vaches tous les animaux faisaient une telle plainte. Notre anxiété s'accrut encore en entendant les fusillades et les cris de détresse des pauvres habitants de Franchimont, car c'était ce village, distant du nôtre d'une demi-heure, que les boches brûlaient. Cette clarté dura juste une heure tout au plus et sur ce temps 53 maisons brûlées et bien des gens furent ruinés. Vers 10 heures et demie, tout était calme, sinon la marche non interrompue des patrouilles, on entendait plus rien. A 12 heures, une automobile remonta notre village et nous fûmes encore tremblants mais cela passa vite. Nous restâmes sans nous coucher car nous n'étions pas rassurés sur tout ce qui pouvait arriver. Jamais nous n'oublierons ces heures et comme nous comptions au fur et à mesure qu'elles sonnaient, ce fut la plus inoubliable de toutes que cette nuit du 25 au 26 août.

Comme minuit sonnait à l'horloge que nous avions en haut, un grand coup de sonnette retentit à la porte et cette phrase lancée d'une manière désespérée « Ouvrez vite c'est le Curé de Franchimont », la porte fut ouverte aussitôt et nous vîmes ce pauvre Monsieur le Curé, plein de poussières, l'air hagard et nous comprîmes ce qu'il avait souffert. Tout Franchimont brûle dit-il, je venais de me coucher quand les soldats sont venus pétarder autour de ma maison, je me suis sauvé par le jardin et j'ai mis deux heures pour venir. Toute la journée je leur ai donné tout ce qu'ils m'ont demandé, même ces sales Prussiens ont pris tout mon vin de messe. Plus de messe, plus de messe, me disaient-ils. » Alors le Révérend Père AMAND calma du mieux qu'il put ce pauvre Monsieur le Curé qui nous demanda une tasse de lait et un lit « Ne soyez pas si francs, dans une demi-heure vous aurez votre tour, je n'en peux plus, dit-il, et je meurs de soif. » Comment avait-il pu arriver sans être vu avec autant de boches qui circulaient dans le village et si on l'avait entendu à la porte nous étions tous prisonniers ou même fusillés, mais le Bon Dieu veillait sur nous. Pas une seule de ces âmes damnées ne vint nous inquiéter. A partir de ce moment nous fûmes encore moins sûrs et chacun reprit son chapelet.

A Suivre...

À l'usage de nos membres.

Sans aucune prétention, ce petit aide-mémoire, peut vous être utile lors de vos consultations de textes ou tables relatifs aux recherches que vous conduisez.

Le seul fait d'être consulté est déjà une récompense pour ceux-là qui se sont donné la peine de rassembler les informations, qui étant déjà la propriété de tous n' étaient pas nécessairement consignées. Si cela se trouvait être un double emploi, nous en sommes contrits et vous prions de ne pas nous en tenir rigueur.

Voici quelques termes qui se rencontrent quelques fois dans les exposés des histoires de familles.

Enfants consanguins : Ce sont les enfants qui sont issus du même père, mais pas de la même mère.

Enfants Utérins : Se dit des enfants issus de la même mère, mais de pères différents.

Frères germains : Terme rarement rencontré, mais désigne tout simplement les enfants issus du même père et de la même mère.

Oncle à la mode de Bretagne : Désigne le cousin germain du père ou de la mère.

Tante à la mode de Bretagne : C'est bien entendu, en appliquant l'information ci-dessus la cousine du père ou de la mère.

Neveu ou nièce à la mode de Bretagne : Est un enfant issu d'un cousin ou d'une cousine germaine.

Certains termes eux se rencontre au cours de lectures d'actes établis par les autorités religieuses et par leur concision permettent d'éviter, aux rédacteurs, la création d'écrits relatant en long et en large ce qui pouvait être aisément consigné de façon plus simple mais cependant précise, grâce aux mots latins appropriés. Il en est ainsi de :

Obiit : Ce mot inscrit en marge d'un acte de baptême, signifie que l'enfant est décédé. Cette mention pouvait induire aussi que l'enfant était, lors du décès, en bas âge. Parfois une date, en latin souvent, donne une indication précieuse.

Obiit die : Indique, sans aucun doute, « mort ce jour ».

Recedo : Dans " lettre ou certificat de recedo" a la signification parfois de "congé" , de "remise" ou plutôt de « se retirer », laisser la prépondérance à C'est le cas lorsque les conjoints sont de deux paroisses différentes. Le curé de l'une célébrait le mariage et le curé de l'autre lui adressait la lettre permettant le mariage indiquant ainsi qu'il n'y avait pas d'empêchement. Le mariage pourrait être inscrit dans les registres des deux paroisses.

7bre, 8bre, 9bre et 10bre : Dans les registres pour les mois de Septembre à Décembre, apparaît le numéro rappelant le nom du mois et non sa position ; 12 8bre 1746 est le 12 Octobre 1746 et non le 10 Août.

Jules César, en l'an 708 de Rome (an 46 avant notre ère), décide d'adopter le calendrier «romain», établi par Romulus, alors en cours et qui commençait en Mars. Le nombre de mois était de DIX, Janvier et Février, introduits en début de calendrier, porte ce nombre à DOUZE, et fait commencer l'année le 1er Janvier.

Les symboles généalogiques

O	Naissance	+	Décès
ö	Né et baptisé	(+)	Inhumation
(°)	Naissance illégitime	obs.	Obsèques
b	Baptisé	inc.	Incinéré
° +	Mort-né	vf	Veuf
P	Père	vv	Veuve
M	Mère	ttt	Testament
p	Parrain	desc.	Descendance
m	Marraine	s.p.	Sans postérité
fs	Fils	s.a.	Sans alliance
fa	Fille	s.a.a.	Sans alliance actuelle
(x)			
(y)	Fiançailles	s.a.p.r.	Sans alliance, mais avec postérité reconnue
x	Mariage	rel. cat.	Religion catholique
xx, xxx	Remariages : 2e , 3, etc.	rel. prot.	Religion protestante
Cm	Contrat de mariage	rel . ort.	Religion orthodoxe
not.	Notaire	rel. isr.	Religion israélite
-x-	union illégitime	rel. mus.	Religion musulmane
) (Divorce	c	Cité le
t	témoin	!1800	Cité en 1800
N	Inconnue av. ou < Avant		
?	Douteux ap ou > Après		
Sg	Signature	/1750	Avant 1750
Sx	Sexe	1700/	Après 1700
Psse	Paroisse	ca	du latin circa, environ

La vie de votre association

Prochaine assemblée générale

Les statuts de notre association prévoient une assemblée générale,
une fois l'an.

Cette manifestation, où sont présentés les faits marquants de l'année
écoulée, depuis la dernière assemblée générale, est prévue pour

le 20 Mars 2010 à 16 h 00

**Salle du Foyer Socio Culturel, rue des religieuses
à Philippeville**

Nous convions tous nos membres à cette réunion, qui outre les résultats financiers de la dernière période, donnera également des explications plus détaillées, suite aux demandes des participants, sur tous les sujets qui occupent et regroupent toutes les activités du club.

Seront notées pour examen en conseil d'administration, toutes les suggestions et/ou remarques qui seraient émises tant verbalement durant cette séance, que par écrit avant celle-ci

Soyez nombreux à participer !

Liste des nouvelles publications réalisées durant le trimestre

G265	HERMETON sur MEUSE	Dépouillement des tables NMD	RP	1600 à 1796
G266	RAGNIES	Dépouillement des tables N	RP	1622 à 1816
G267	RAGNIES	Dépouillement des tables M	RP	1619 à 1816
G268	RAGNIES	Dépouillement des tables D	RP	1630 à 1816
G269	PHILIPPEVILLE	Dépouillement des tables D	EC	1792 à 1815
G270	HEER	Dépouillement des tables NMD	RP	1574 à 1807
G271	BALÂTRE	Dépouillement des tables NMD	RP	1600 à 1796
G272	FLÂWINNE	Dépouillement des tables NMD	RP	1600 à 1796
G273	VIERVES	Dépouillement des tables NMD	RP	1610 à 1805
G274	VIERVES	Dépouillement des tables NMD	EC	1805 à 1900
G275	HAM sur HEURE	Dépouillement des tables N	RP-EC	1717 à 1820
G276	HAM sur HEURE	Dépouillement des tables M	RP-EC	1721 à 1824
G277	FOSSE	Dépouillement des tables N	RP	1583 à 1796
G278	MARBAIX la Tour	Dépouillement des tables NMD	RP	1787 à 1848
G279	FOSSE	Dépouillement des tables D	RP	1583 à 1796
G280	FOSSE	Dépouillement des tables M	RP	1583 à 1796

GEPHILCOM 2010 Version 13.0.0

La nouvelle version du CD GEPHILCOM est maintenant disponible
La base de donnée reprend les renseignements des BMS et/ou NMD sur
138 communes de l'Entre-Sambre-et-Meuse.

Soit 252496 Naissances, 73278 Mariages et 155842 Décès



Chaque trimestre nous vous proposerons une vue ancienne d'un village de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Reconnaissez ce village et gagnerez notre tout nouveau CD GEPHILCOM VERSION 2010. Envoyez votre réponse sur le courriel de l'association : **gephil@hotmail.com** , le participant qui nous donnera le premier la réponse correcte recevra ce beau lot.

